

Une fondation de







ÉDITION Nº 31 | DÉCEMBRE 2014



INTERNATIONAL

La Suisse conserve les rênes de la CISA

La Commission Internationale de Sauvetage Alpin (CISA) reste présidée par un Suisse. Gerold Biner passe le relai à Franz Stämpfli (président du Conseil de fondation SAS). Ce dernier souhaite garder un œil sur la tendance actuelle au renforcement des réglementations et du professionnalisme.

La 66e Assemblée des délégués de la CISA s'est déroulée jeudi 9 octobre, à South Lake Tahoe, Etats-Unis. Gerold Biner se retirant après quatre ans à la tête de l'organisation, l'élection de son successeur était à l'ordre du jour. Deux Suisses étaient candidats à la présidence : Patrick Fauchère, de l'Organisation Cantonale Valaisanne des Secours (OCVS), et Franz Stämpfli. Le président du Conseil de fondation SAS s'est imposé de justesse. Gerold Biner a été élu membre honorifique.
F. Stämpfli a fixé des buts ambitieux, tant pour lui que pour la CISA. Il souhaite ramener la tendance aux réglementations et au professionnalisme sur une voie raisonnable, garder un œil sur la position juridique des sauveteurs et de leurs organisations et développer la communication de l'association. Il entend promouvoir le lobbying international en faveur du sauvetage en montagne, notamment par le biais de partenariats avec d'autres organisations alpines. De plus, il veut décrocher et accompagner des projets internationaux de soutien et de développement.

Tout remettre à neuf

La CISA ne s'est pas seulement dotée d'un nouveau président. Le logo et le site Internet ont été modifiés et la vision stratégique reformulée, comme l'a annoncé le Comité. L'organisation s'y définit comme une plateforme globale pour les secours en montagne, désireuse d'échanger et de diffuser le savoir-faire correspondant. Cette approche est censée rendre le sauvetage en montagne plus sûr et plus performant. La ligne directrice, énoncée en anglais, se trouve sur le site Internet de la CISA (www.ikar-cisa.org > Bases). Quant au nouveau site (www.alpine-rescue.org), il est encore vierge. Il faudra un peu de temps pour que tous les contenus y soient migrés.



Le nouveau président de la CISA, Franz Stämpfli (à gauche), et son prédécesseur, Gerold Biner, qui a été élu membre honorifique. Photo : Theo Maurer



Le nouveau logo CISA

Les délégués ont décidé que le Congrès CISA 2016 se déroulerait à Borowez, en Bulgarie, dans le massif de Rila. L'an prochain, les associations prendront la direction de Killarney, en Irlande.

Check-list pour le sauvetage en avalanches

La rencontre CISA 2014 a déjà débuté le lundi 6 octobre, avec la journée sur le terrain. D'intéressantes nouveautés y ont été révélées. Pour le sauvetage en avalanches, une check-list a été présentée, au développement de laquelle le médecin helvétique Alex Kottmann avait contribué. L'« Avalanche Victim Resuscitation Checklist » guide le sauveteur, le conducteur de chien de recherche en avalanche, mais aussi l'ambulancier et le médecin pour apporter les soins spécifiques aux patients retrouvés dans une avalanche. De plus, les sauveteurs peuvent y noter des données fondamentales comme le déclenchement de l'avalanche, le temps d'enfouissement, la présence d'une poche d'air, etc. Ces informations constituent une aide précieuse pour le médecin au moment de décider des soins à apporter au patient. La check-list – couplée à la formation adéquate – sera introduite au SAS d'ici deux ans.
D'autres postes étaient dédiés à un nouveau système de sondage, à la gestion d'un événement d'envergure, aux facteurs perturbant l'appareil de recherches Recco, aux perfectionnements DVA et au traitement de patients en hypothermie.

Influences sur les DVA

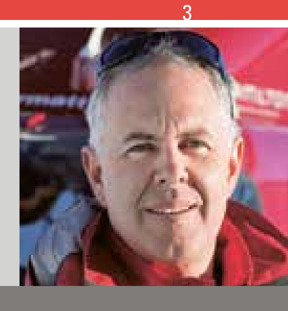
A partir du mardi, le congrès à proprement parler a démarré avec ses différents orateurs, couvrant un vaste éventail de thèmes. Seuls deux seront abordés ici : le DVA et le stress des chiens. Un représentant de Mammut a







Gerold Biner
CEO d'Air Zermatt



Editorial

- Le patient doit être au centre de l'attention !
- La CISA crée les bases d'un sauvetage en montagne globalisé !
- Les sauveteurs doivent être protégés contre trop de réglementations !
- La CISA améliore le sauvetage en montagne par l'échange d'expériences et des recommandations !

Voici quatre déclarations que j'ai prononcées, en tant que président de la Commission Internationale de Sauvetage Alpin (CISA), il y a quelques années, au Congrès d'Åre, en Suède. Aujourd'hui, je quitte la CISA après 15 ans de bons et loyaux services en qualité de délégué, de membre du Comité et, pour finir, de président.

En considérant cette période d'un œil critique, certains points me semblent dignes d'être mentionnés. Le généreux concours du SAS et de la Rega a permis de mettre sur pied l'IKAR Office. Les débuts n'ont certes pas été faciles, mais nos efforts ont été récompensés : nous sommes devenus plus professionnels et sommes désormais dotés d'un bureau digne d'une association de cette taille (cf. page 6).

Le passage à l'anglais comme langue administrative a constitué une autre étape majeure. En effet, certaines organisations de sauvetage en montagne étaient de fait exclues, ces 60 dernières années, car l'allemand représentait la principale langue parlée au Comité. A notre époque, il ne suffit plus d'être un sauveteur techniquement performant ; les délégués de toute commission doivent aussi maîtriser l'anglais.

Enfin, vu qu'une tempête de réglementations ne cesse de balayer le domaine du sauvetage, force est de constater que les quatre affirmations rappelées en introduction n'ont pas pu être entièrement réalisées. Elles vont à n'en pas douter occuper encore mon successeur. Je lui souhaite tout le succès mérité et suis convaincu qu'avec l'équipe mise en place, la Commission Internationale de Sauvetage Alpin est parfaitement armée pour faire face à l'avenir.

Gerold Biner



Kenji Kimura (tout à gauche) avec des représentants des délégations venues de la Suisse et du Japon, devant le lac Tahoe. Il avait été sauvé en 1970 sur la face nord de l'Eiger. Photo : màd

expliqué les résultats d'une étude évaluant l'influence des appareils électroniques et d'objets métalliques sur les DVA numériques. Bon à savoir : en contact avec des smartphones, lampes frontales, GPS, montres, gourdes en aluminium, pelles en aluminium, sondes, etc., le fonctionnement des DVA peut être entravé. Fort de ces conclusions, Mammut a élaboré des recommandations. Premièrement : en mode EMISSION, le DVA doit être tenu à 20 cm au minimum de tout autre appareil électronique. Deuxièmement : en mode RECHERCHE, le DVA doit être tenu à 50 cm au minimum de tout autre appareil électronique. Pendant les recherches, le sauveteur doit de préférence éteindre son smartphone et ranger tous les appareils dans son sac à dos, ou les maintenir à plus de 50 cm, dans l'autre main (p. ex. pelle et sonde).

Quant au second sujet, une équipe italienne s'est penchée pendant trois ans sur le stress auquel sont soumis les chiens pendant les interventions. Ils ont démontré de manière impressionnante que le rythme cardiaque et la pression artérielle de nos compagnons à quatre pattes augmentent, avant et après un vol en hélicoptère ou lorsqu'ils désignent une personne. Rechercher plusieurs victimes ensevelies constitue également un surplus de stress pour le chien. De solides blocs de formation pour toutes les situations représentent la meilleure prévention, afin que le conducteur et son chien forment une équipe bien rodée et que chacun d'eux connaisse parfaitement la tâche qui lui incombe.

Rencontres surprenantes

Hormis les exposés, un congrès vit aussi d'échanges en marge des manifestations officielles. Des rencontres aussi précieuses que surprenantes peuvent s'y produire. C'est le cas des représentants helvétiques, lorsqu'ils ont fait la connaissance de Kenji Kimura en parlant avec la délégation japonaise. En 1970, il s'était cassé la jambe dans la fissure de sortie de la face nord de l'Eiger. A l'issue d'une action impressionnante, il avait été hissé au sommet par des sauveteurs suisses à l'aide d'un treuil Friedli à câble d'acier – le premier sauvetage en hiver sur la face nord.



LE SAUVETAGE EN MONTAGNE, AILLEURS DANS LE MONDE

Des tests réguliers pour les équipes de sauvetage

Aux Etats-Unis, le sauvetage repose largement sur des bénévoles œuvrant au sein de 99 équipes locales. Une organisation faîtière, nationale, fixe les standards minimaux et contrôle régulièrement si les équipes les remplissent.



Le lac Tahoe fait partie de la zone d'intervention de l'équipe « Douglas County Sheriff's Search & Rescue ». Photo : Theo Maurer

Le comté de Douglas (Douglas County), dans l'Etat du Nevada, jouxte la Californie à l'ouest. Une partie de cette frontière est constituée par le lac Tahoe, à l'extrémité sud duquel s'est tenue cette année l'assemblée de la CISA. Par conséquent, l'eau représente l'un des éléments avec lesquels les sauveteuses et les sauveteurs locaux doivent se sentir à l'aise. Toutefois, le comté abrite aussi une partie de la Sierra Nevada, une haute chaîne de montagne. Et il ne faut pas oublier non plus une belle surface désertique… Une grande partie du comté est inhabitée. Du coup, la densité de population est très faible. Si la taille du comté de Douglas, avec ses 1911 kilomètres-carrés, se situe entre celle des cantons de Zurich et de St-Gall, le nombre d'habitants n'est même pas équivalent à celui du canton d'Appenzell Rhodes-Extérieures : moins de 50 000 âmes en l'occurrence. Les autochtones et un flux impressionnant de touristes apprécient les beautés sauvages de la région – et se perdent, se blessent, ou se font surprendre par les intempéries.

« Missing person »

C'est là que le « Douglas County Sheriff's Search & Rescue » Team (DCSSAR) intervient. Une trentaine de sauveteuses et sauveteurs bénévoles partent à la recherche et à l'aide des personnes en détresse. Le « Sheriff » apparaît dans le nom de l'organisation parce que les interventions sont en général menées sur mandat de la police du comté. Le budget annuel, de 30 000 dollars (environ 28 000 francs suisses), est également assuré par la police. La collaboration des volontaires avec les gardiens de l'ordre locaux repose sur une tradition de longue date. Elle remonte à 1955.

Le DCSSAR effectue une cinquantaine d'opérations par an. « Missing person » est le terme qui revient le plus souvent dans les statistiques d'interventions. Il s'agit régulièrement de *freeriders* (indemnes) désorientés, explique Ryder Evans (cf. encadré). Ils appellent la centrale d'intervention de la police, qui mobilise les membres DCSSAR via pager. Les sauveteurs disposent de dix véhicules tout-terrain, six motoneiges, deux dameuses, un car de commando et deux véhicules spéciaux. Selon Ryder Evans, la coopération avec la police, les sapeurs-pompiers et les organisations de sauvetage voisines fonctionne parfaitement : « Tout le monde s'entraide. »

Recherche personne polyvalente

La formation de base des sauveteurs dure 110 heures, réparties sur trois semaines. A ces fondements s'ajoutent des formations continues de durée variée, destinées aux spécialistes de la recherche en avalanche et en surface, des eaux vives, des chiens, de la médecine et de la direction d'équipes et d'interventions. Comme le précise Ryder Evans, il n'est pas facile de trouver des volontaires pour assurer la relève au service contraignant du DCSSAR. « Nous avons principalement besoin de personnes polyvalentes », annonce-t-il, au sujet du profil d'exigences.

Standards minimaux au niveau national

Les équipes locales de sauveteurs, comme celle du comté de Douglas, sont comparables aux stations de secours helvétiques. Les parallèles entre les organisations américaine et suisse ne s'arrêtent d'ailleurs pas là. La Mountain Rescue Association (MRA) est le pendant du SAS. Sa mission principale

Coup d'œil au-delà des frontières

Le présent article dédié au secours dans le comté de Douglas et aux Etats-Unis s'inscrit dans la série sur le sauvetage en montagne dans d'autres pays. Ce coup d'œil au-delà des frontières montre les points communs et les différences entre les organisations et peut contribuer à trouver de nouvelles idées et pistes de solutions.



consiste à fixer les standards minimaux, auxquels les équipes de sauveteurs locales doivent répondre. En outre, la MRA se consacre surtout aux questions administratives, publie le magazine en ligne intitulé *Meridian*, organise des conférences, sert de plateforme d'information et d'échange et représente la position nationale de l'organisation en termes de sauvetage en montagne. La MRA est financée par les cotisations de ses membres et par des sponsors. Le budget annuel est modeste : 30 000 dollars.

Comme en Suisse, il existe aux Etats-Unis un niveau intermédiaire entre la MRA et les équipes locales, les régions. Le territoire des Etats-Unis est découpé en huit unités de ce type. La chaîne de montagnes des Appalaches constitue une région, qui se dresse à l'est des Etats-Unis sur plus de 2400 kilomètres, de la province de Québec pratiquement jusqu'au golfe du Mexique (« Appalachia »). A l'extrémité ouest se trouve la région « California », à l'est de laquelle s'étend la « Desert Region », la « Inter Mountain Region » et la zone « Rocky Mountain ». Au nord de la Californie, « Oregon » et « Washington » forment deux autres territoires. La huitième région est l'« Alaska ».

Les 99 équipes de sauvetage locales relèvent de l'une de ces huit régions. 78 d'entre elles, à l'instar du comté de Douglas, se composent de volontaires, tandis que 21 sont des organisations professionnelles issues des parcs nationaux. Au total, les équipes membre de la MRA comptent environ 2500 sauveteuses et sauveteurs, bénévoles pour la plupart.



Le logo de la MRA.
Graphique : màd

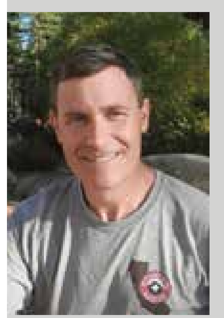
Des tests réguliers

Les équipes de sauvetage doivent procéder à des accréditations régulières pour faire partie de la MRA. Pour les trois disciplines sauvetage sur paroi, sur neige et glace et recherches en surface, la MRA impose les critères à remplir. Afin de devenir ou de rester un membre régulier, une équipe doit répondre aux exigences dans les trois domaines. Les équipes qui ne sont pas à la hauteur ou font leurs preuves dans certaines disciplines seulement peuvent être membre associé. Normalement, une équipe démarre comme membre associé, gagnant ses galons au fil des ans pour devenir membre à part entière, explique Dave Clarke, président de la MRA. La MRA exige que chaque équipe repasse l'accréditation tous les cinq ans. Certaines régions imposent des cycles plus courts. Ce sont également les régions qui posent et contrôlent les exigences effectives pour l'accréditation. Selon la topographie, elles peuvent aller au-delà des critères minimaux de la MRA. Ainsi, « Washington » et « Alaska » mettent plus l'accent sur le sauvetage en avalanche et en crevasse que la zone « Desert Region », précise D. Clarke.

L'accréditation se déroule sous forme d'exercice de sauvetage. L'équipe testée est observée et évaluée par des sauveteurs chevronnés de la région. Ils soulignent le potentiel d'amélioration mais aussi les tâches que l'équipe a menées à bien. Il est rare qu'une équipe échoue, explique D. Clarke. Si tel est pourtant le cas, elle reçoit une seconde chance. « La vraie valeur de la procédure d'accréditation repose pourtant dans la manière de la préparer. Tous les sauveteurs viennent aux cours et conservent leur savoir-faire à jour. »

« Je participe parce qu'il faut des sauveteurs »

Depuis onze ans, Ryder Evans est actif dans le sauvetage du comté de Douglas. Le chef d'équipe, âgé de 46 ans, est marié et père de deux enfants. Il travaille en tant que spécialiste de logiciels.



Ryder Evans
Photo : Theo Maurer

Pourquoi vous être engagé dans le secours en montagne ?

J'habite dans la région avec ma famille. J'ai décidé de me mettre au service du Douglas County SAR, tout simplement parce que j'ai constaté qu'il fallait des sauveteurs dans notre coin.

Qu'est-ce que vous aimez dans le sauvetage ?

J'aime aider, et c'est toujours un défi de participer. Et puis, l'esprit de camaraderie est excellent chez nous. C'est vraiment sympathique d'être dans l'équipe.

Combien de temps vous prend votre engagement ?

Je travaille dans tous les domaines d'intervention, l'accent étant mis sur la technique. Globalement, mon engagement correspond à environ 300 heures d'opérations par an. Nous suivons cinq cours par mois.

Vous souvenez-vous d'une opération de sauvetage vraiment particulière ?

Un randonneur en raquettes se trouvant sur une pente très raide avec un manteau de neige glacé avait glissé et était passé par-dessus une petite barrière rocheuse. La chute avait arraché ses raquettes et provoqué de multiples fractures : 17 au total, sur les quatre membres. Heureusement pour lui, il a fini par s'immobiliser avant la falaise suivante. En effet, il n'aurait probablement pas survécu à une seconde chute, d'environ 300 mètres. Nous avons pu sauver la victime par hélicoptère.



IKAR OFFICE

Pivot d'une organisation en pleine croissance

Depuis peu, la CISA dispose de son propre secrétariat. L'IKAR Office est intégré au Secrétariat du SAS, sous la houlette de Tom Spycher. Ce dernier explique quelles sont ses tâches et la raison d'être d'un tel organe.

Lors du Congrès CISA 2012, les délégués ont décidé de créer un secrétariat permanent. Le mandat de gestion dudit organe a été confié au SAS. Après des difficultés rencontrées au départ sur le plan du personnel, Tom Spycher a pris, depuis cet été, ses fonctions à l'IKAR Office, sis au Centre Rega de l'aéroport de Zurich. Le chef d'intervention de la Rega travaille à 30 % pour la CISA. Une simple porte sépare son bureau du Secrétariat du SAS.
« L'IKAR Office est principalement censé délester le Comité CISA des tâches administratives », explique T. Spycher pour décrire sa mission principale. Il s'occupe donc d'une grande partie de la correspondance CISA, sachant que l'e-mail est le canal de communication privilégié – notamment à cause du décalage horaire. En effet, les membres de la CISA sont disséminés dans le monde entier, et T. Spycher ne veut pas tirer de leur sommeil les sauveteurs des pays lointains. De plus, vu qu'il ne travaille qu'une douzaine d'heures par semaine pour la CISA, il n'est pas toujours joignable. « Les e-mails me permettent d'effectuer mon travail de manière mobile et souple. »
Le suivi des sponsors, des membres et des membres honorifiques, la comptabilité, le site Internet et l'archivage des documents comptent parmi les tâches de l'IKAR Office. Et puis, le Congrès annuel CISA génère lui aussi beaucoup de travail. Un membre local se charge de l'organiser, épaulé par le Secrétariat de la CISA. Le rassemblement au lac Tahoe était le premier Congrès de T. Spycher. Comment s'est passé son baptême du feu ? « Ma première participation à un Congrès CISA s'est avérée particulièrement passionnante, mais également épuisante », résume-t-il. Il a fallu discuter et régler un nombre incroyable de détails, deux séances du Comité ont dû être préparées, comptes rendus à la clé, sachant que l'assemblée des délégués devait aussi se dérouler sans heurts. Pas le temps d'écouter les exposés ! « En revanche, je n'ai guère eu l'occasion de vivre et de réaliser autant de choses qu'ici, au Congrès », se réjouit Tom Spycher.

Mobile et flexible : Tom Spycher s'occupe depuis le 1er juin 2014 de l'IKAR Office.
Photo : Pablo Féniz

Toujours plus grande, toujours plus professionnelle

La longue liste de ses tâches est l'une des raisons pour lesquelles le Secrétariat a été créé. « L'organisation ne cesse de se développer et gagne en professionnalisme », constate T. Spycher. Cette évolution, à la fois souhaitée et satisfaisante, alourdissait les aspects administratifs pour les membres bénévoles du Comité. Cette tendance s'est dessinée depuis quelques années déjà, raison pour laquelle la CISA a lancé le projet interne Futura, en 2004/2005. La création d'un secrétariat était l'une des propositions élaborées dans ce cadre. Les délégués CISA n'étaient pas opposés à l'idée, sachant que c'est le président de la CISA qui profite le plus du nouvel organe. « Il peut se concentrer plus efficacement sur la direction du Comité, se consacrer aux contacts stratégiques et réfléchir à l'avenir de la CISA », explique T. Spycher.

Utiliser les synergies

Le fait que le SAS tienne les rênes du Secrétariat de la CISA et endosse une partie de ses coûts est logique, selon lui. « Le Comité est majoritairement formé de membres issus de l'Arc alpin, un secrétariat à proximité géographique semblait donc judicieux. » De plus, l'avantage, en affiliant le Secrétariat à une organisation de secours d'importance nationale, est que le travail peut être effectué par une personne qui travaille dans la branche et dispose, de ce fait, de connaissances préalables.
Après quelques mois, T. Spycher tire un bilan positif. « J'aime mes nouvelles fonctions. Je peux créer beaucoup de choses de A à Z et donner au tout une structure professionnelle. C'est intéressant et motivant.» Il aime particulièrement traiter les demandes de candidatures de membres issus des nouveaux « marchés », en Asie et en Amérique du Sud – un travail très varié. Pour ce faire, il a recours à ses connaissances linguistiques : « C'est un plaisir d'utiliser mon anglais régulièrement. »



PROCÉDURE D'ALERTE INTERNE À LA STATION

De l'alarme au sauveteur – mode d'emploi

En règle générale, les appels d'urgence parviennent à la station de secours via la centrale d'intervention de la Rega. Jusqu'ici, tout est clair. En revanche, comment les sauveteuses et sauveteurs sont ensuite mobilisés l'est moins.

Les petites stations au faible taux d'interventions, surtout, font confiance au téléphone mobile. Au sein de la station de secours tessinoise Olivone, par exemple, le responsable d'intervention qui a reçu, sur son pager, l'avis de la Rega, se charge d'appeler les sauveteurs dont il a besoin. Le préposé aux secours Vasco Bruni décrit ce système comme « simple et fonctionnel ». A Montreux, la procédure est la même. Les cinq responsables d'intervention munis d'un pager se relaient tous les 15 jours pour le service de piquet. La personne en charge dispose d'une liste sur laquelle figurent tous les sauveteurs, avec leurs compétences techniques, connaissances des lieux et disponibilités. Si l'alarme retentit, le responsable d'intervention appelle les personnes disposant des qualifications requises. Dans les grandes stations aussi, le téléphone mobile reste l'outil privilégié lorsque la situation ne requiert l'aide que de deux ou trois sauveteurs.

Dans la station d'Engelberg, les pagers s'avèrent souvent suffisants pour mobiliser l'équipe requise. En effet, dix pagers sont répartis au sein des différentes catégories de sauveteurs. « Dans les cas normaux, suffisamment de personnes acceptent la mission », écrit le préposé aux secours Hans von Rotz. Et si la situation requiert l'aide d'un plus grand groupe, l'information circule par téléphone.

Donner l'alarme par téléphone prend une tournure complexe lorsqu'il s'agit de mandater de nombreux sauveteurs. En effet, expliquer à tous de quoi il s'agit et où trouver le matériel nécessaire prend du temps. Pour ce genre de situation, la station d'Interlaken a installé un système dit « boule de neige ». Les sauveteurs contactés appellent à leur tour d'autres collègues.

Systèmes SMS

Par ailleurs, l'envoi de SMS est fort répandu. A Biasca, par exemple, le responsable d'intervention se manifeste, en règle générale, auprès des autres responsables de cette manière. En fonction de la situation, les sauveteurs restants sont prévenus par SMS pour déterminer ainsi s'ils sont disponibles ou non. Ensuite, le personnel effectivement mobilisé est informé par téléphone ou, à nouveau, par SMS.

De nombreuses stations ont prédéfini des groupes d'alarme. Une seule pression sur un bouton suffit pour envoyer un SMS aux membres du groupe concerné. Cette méthode permet, par exemple, de déployer simultanément tous les spécialistes techniques. A Locarno, il existe un groupe pour chaque événement : recherche en avalanche, recherche de personnes disparues, recherche de personnes malades.

Plateformes Internet

Certaines stations recourent, en cas de grande intervention, au service de communication E-Call (www.ecall.ch). Il permet d'écrire, d'envoyer et de réceptionner des messages SMS ou pager. L'alarme est transférée à un système en ligne centralisé, qui transmet le message aux personnes ou aux groupes concernés.

La station de secours d'Emmental utilise E-Call depuis deux ans. Le préposé aux secours Adrian Bachmann est fort enthousiaste : « Le système a fait ses preuves dans de nombreuses interventions ou exercices. » Tous les sauveteurs y sont saisis par leur nom



La centrale d'intervention de la Police cantonale d'Obwald travaille avec MoKos, ce dont bénéficie aussi la station de secours de Sarneraatal. Photo : POCA OW



et leur numéro de mobile. Par ailleurs, des groupes ont été constitués : « Tous les sauveteurs », « Responsables d'intervention », « Détenteurs de pager ». Ainsi, les personnes adéquates peuvent être déployées. Par ailleurs, des spécimens de textes servent à l'envoi des messages et peuvent être adaptés en fonction de la situation. Les réponses des sauveteurs sont examinées au fur et à mesure pour pouvoir déterminer rapidement qui peut intervenir et où le sauveteur se trouve exactement.

La colonne de secours de Leysin travaille avec un système doté de fonctions similaires à E-Call. La plateforme Internet www.colonnedesecours.ch a été développée par le sauveteur et informaticien Stéphane Cheseaux et répond exactement aux besoins du sauvetage en montagne. Donner l'alerte via smartphone ne représente ainsi aucun problème. Les sauveteurs peuvent éditer eux-mêmes leur profil et saisir, par exemple, leurs absences – des critères pris en compte lorsque l'alarme est déclenchée. Le préposé aux secours a également accès au profil des sauveteurs, qu'il peut modifier lui-même. Le système existe en allemand, en français, en italien et en anglais. Il est également à la disposition des autres stations de secours.

Toute une série de moyens de communication sert au sauvetage. Pager et téléphone mobile sont indispensables. Photo : SAS

Collaboration avec les centrales d'appels d'urgence

De nombreuses stations de secours travaillent avec des centrales d'intervention cantonales. Ces dernières, à leur tour, ont installé différents systèmes qui fonctionnent pourtant tous de la même façon. En Suisse centrale et dans les cantons de Thurgovie et Bâle-Ville, on fait confiance à MoKoS (abréviation allemande de système de communication modulaire), un système d'alarme proposé par la société Panorgan AG. La station de secours de Sarneraatal nous montre comment il fonctionne pour les interventions en montagne : après avoir reçu un appel de la centrale d'intervention de la Rega, le responsable d'intervention contacte la centrale d'intervention de la Police cantonale d'Obwald et demande une conférence téléphonique avec le groupe commando de la station de secours. Ainsi, tous les porteurs de pager sont informés de l'événement et décident ensemble des mesures à prendre. S'il est nécessaire de déployer une équipe, la centrale d'intervention s'en charge. Différents groupes peuvent être alertés. Les sauveteurs reçoivent un message vocal ainsi qu'un SMS. Les responsables d'intervention sont ensuite informés par SMS du nombre de sauveteurs pouvant participer à la mission. La station recourt à ce système depuis deux ans. Le préposé aux secours Martin Küchler le décrit comme un « véritable don du ciel ». « Je sais, en l'espace de deux minutes, qui participera à l'intervention. Il s'agit d'un énorme progrès et d'un gain de temps considérable pour le déploiement des sauveteurs. » Et MoKoS est, pour la station de secours, un don au sens propre du terme également : la police cantonale le finance, ce qui n'est pas le cas partout. La station de Stans, à Nidwald, par exemple, paie pour utiliser MoKoS.

Dans les demi-cantons d'Appenzell, les centrales d'intervention de la police se chargent elles aussi de coordonner l'action en cas d'événement d'envergure. Le porteur de pager de piquet indique à la police cantonale les membres à déployer. L'alarme passe par les numéros fixe et mobile du sauveteur concerné. Le préposé aux secours Hanspeter Gredig, de la station d'Appenzell, se montre satisfait du système. « Par expérience, il faut 15 à 30 minutes à l'ensemble de la station, après réception de l'alarme, pour que la moitié des sauveteurs se réunissent au dépôt. »

La solution adoptée par les cantons de Neuchâtel (station Vue des Alpes) et de St-Gall (stations Pizol, Sax) est comparable : la police est également en mesure de déployer les groupes ou sauveteurs nécessaires à une intervention. Dans le canton de Fribourg, la police recourt au système informatique GAFRI (Gestion des alarmes Fribourg), lequel mobilise également des sauveteurs alpins (stations Bulle, Schwarzsee). Quant à la station du Pilatus, elle collabore avec la centrale d'appels d'urgence sanitaire intercantonale 144.

La majorité des préposés aux secours s'étant exprimés sur les systèmes d'alerte internes se montrent plus ou moins satisfaits de leur solution respective. Certains d'entre eux n'ont pas encore trouvé la méthode qui leur convient le mieux. Peut-être cette analyse leur sera-t-elle d'une quelconque utilité ?



RÉANIMATION

Le masseur imperturbable

Depuis quelques années, la Rega mise sur la réanimation cardio-pulmonaire mécanique AutoPulse. La machine masse plus efficacement que l'être humain. Mais toute médaille a son revers...

Enfin un appareil de sauvetage qui semble assez simple et dont le fonctionnement est compréhensible pour un novice (ou du moins, le croit-il). AutoPulse se compose d'un panneau sur lequel coucher le patient et d'une bande de compression, placée autour de son torse. Quand le sauveteur allume l'appareil, la bande se tend, et une fois ajustée, commence sur le champ le massage de la cage thoracique, à une fréquence de 100 compressions par minute. Toutes les 30 compressions, la machine s'interrompt, le temps d'intercaler deux insufflations – comme le décrit l'algorithme de la réanimation. Ensuite, le cycle reprend, suivant ce rythme, sans relâche. Que le patient se trouve sur le site de l'accident, au sol, ou qu'il soit transporté par les sauveteurs ou dans l'hélicoptère, l'appareil fournit la même précision, inexorablement. Le froid, l'eau, les secousses le laissent stoïque.

Un auxiliaire pour les sauveteurs médicaux
« La machine masse mieux que n'importe lequel d'entre nous », déclare Markus Reichenbach, responsable technique des ambulanciers de la Rega et chef de la base Rega de Mollis. « Le flux sanguin est nettement meilleur qu'avec un massage effectué par un être humain. » De plus, l'appareil décharge l'équipe d'une tâche. « C'est comme si nous avions une personne de plus. » Les médecins et les ambulanciers peuvent se concentrer sur autre chose : la ventilation artificielle, la pose des canules, l'administration des médicaments... Autre avantage : la sécurité des sauveteuses et des sauveteurs s'en trouve améliorée. Il est vrai que l'intervention d'AutoPulse leur permet d'être attachés au décollage et à l'atterrissage de l'hélicoptère, car il est difficile de faire un massage cardiaque en portant sa ceinture.

Directives de réanimation inchangées
Malgré cet atout de poids, la direction médicale de la Rega a longuement soupesé l'éventualité d'acheter ces appareils, du fait que l'efficacité poussée de l'aide à la réanimation pourrait s'avérer problématique, raconte M. Reichenbach. « On pourrait avoir l'impression que le patient se porte mieux que son état réel. » En termes crus : « Le risque est d'héliporter à l'hôpital des patients en mort cérébrale. » Le problème peut être évité si un spécialiste médical détermine que le patient est décédé et qu'il débranche la machine. « Nous nous sommes posés la question de savoir si nos sauveteurs en sont capables, s'ils auront le courage de prendre cette décision. » Finalement, la réponse est « oui ». La bonne procédure est censée être appliquée en se référant aux mêmes directives de réanimation que par le passé. Cela signifie qu'au bout d'un temps donné, on vérifie si la circulation sanguine est rétablie et si la pression artérielle du patient est suffisante. S'il s'avère que cet état ne peut être assuré, AutoPulse est arrêté. Le moment choisi dépend fortement de la nature du problème médical. Ainsi, chacun sait qu'un patient en hypothermie a de bonnes chances de survie, même si la réanimation prend du temps.
« Si l'appareil est correctement utilisé, il est formidable », conclut M. Reichenbach. Depuis l'hiver 2011/2012, AutoPulse est embarqué sur chaque hélicoptère de la Rega. L'expérience est très positive et justifie les frais d'acquisition, selon M. Reichenbach.
L'appareil doit uniquement être utilisé par des professionnels, c'est-à-dire des médecins et des ambulanciers. En revanche, sur le site de l'accident ou lors du transport terrestre, les sauveteuses et les sauveteurs du CAS ont également des chances de croiser ce réanimateur assidu.



Mannequin ou être humain, qu'importe : AutoPulse est toujours fiable et travaille avec la précision d'un métronome. Photo : Rega



SAUVETAGE EN GROTTE

Sauvé par un SMS capable de traverser le roc

Un sauvetage en grotte au superlatif a eu lieu cet été, dans la région alpine de Berchtesgaden. Des centaines de personnes ont participé au dégagement d'un spéléologue blessé, coincé dans la grotte de Riesending. Les sauveteurs suisses et la technologie de communication y ont été pour beaucoup.

Yvo Weidmann est l'un des 29 sauveteurs helvétiques impliqués dans l'opération. Le spécialiste du sauvetage en grotte et responsable d'intervention de la région Suisse orientale de Speleo-Secours, âgé de 41 ans, a été mobilisé le 9 juin, le lundi de Pentecôte – soit un jour après l'accident du spéléologue allemand Johann Westhauser. L'explorateur avait été touché à la tête par une pierre alors qu'il se trouvait tout au fond du gouffre de Riesending. Y. Weidmann s'est rendu sur les lieux en hélicoptère, avec trois collègues. Ayant pénétré dans le boyau le soir même, trois d'entre eux constituaient la première équipe à rejoindre le blessé, le mardi matin. Ils ont commencé par s'occuper de J. Westhauser et évaluer son état. Markus Marti, ambulancier, disposait des connaissances médicales nécessaires. Le petit groupe a alors communiqué avec la surface pour faire savoir quel matériel médical et technique était requis et le nombre de sauveteurs nécessaires au transport du blessé.

Le contact a pu être établi avec l'extérieur grâce au système de transmission des données, Cave-Link (cf. encadré). Y. Weidmann et ses collègues avaient emporté, puis installé trois appareils dans le complexe souterrain : le premier, à environ 400 mètres de profondeur, le deuxième, à 700 mètres sous le niveau de l'entrée. Les câbles d'antenne nécessaires étaient ici déjà posés et ont simplement dû être connectés. La troisième unité a quant à elle été placée sur le site de l'accident.

L'appréhension était palpable au moment de procéder au premier essai. « Va-t-on parvenir à les faire marcher ? », se demandaient les trois spéléologues. « La nervosité était à son comble », se souvient Y. Weidmann. « Mais nous avons tout de suite été soulagés. Ça a fonctionné du premier coup. » A partir de ce moment-là, une multitude de textes ont parcouru les centaines de mètres de roche calcaire. Les messages allaient et venaient en quelques secondes, alors qu'un messager à pied aurait mis plus d'une journée dans chaque sens. « Cave-Link a joué un rôle décisif dans la réussite de cette opération de sauvetage », souligne Y. Weidmann.

Le mercredi soir, la relève est arrivée. Deux médecins faisaient partie du groupe. Ils ont déclaré que J. Westhauser était transportable et qu'il fallait faire vite. Entre-temps, Y. Weidmann et ses collègues étaient sur le chemin du retour. Ils ont atteint la surface dans la nuit après plusieurs jours passés pratiquement sans dormir, épuisés et complètement déphasés. « Pourtant, dans ce genre de situation, on a tendance à oublier la fatigue. On se contente d'agir », explique Y. Weidmann. Il a d'ailleurs continué à fonctionner sur ce mode pendant deux jours encore, en tant que coordinateur. Ensuite, l'opération s'est terminée pour lui. Vu l'ampleur qu'elle a prise, on l'a déjà qualifiée de « chapitre dans l'histoire du sauvetage alpin ». Un chapitre avec une fin heureuse : le 19 juin, Johann Westhauser revoyait la lumière du jour.



Le système Cave-Link, utilisé dans le complexe souterrain de Riesending.
Photo : Croix-Rouge bavaroise, antenne régionale de Berchtesgaden

Cave-Link

Cave-Link est un système de mesure et de transfert des données destiné aux spéléologues et aux mineurs. L'appareil est capable d'envoyer des données à travers le roc. Il a été développé par des membres de la Communauté de travail pour la recherche d'Hölloch. Depuis 2008, les appareils sont produits en vue d'être commercialisés (www.cavelink.com).

Un courant de grande longueur d'onde est injecté dans la roche via deux électrodes. Il suffit qu'un millionième de la quantité envoyée arrive à l'autre station pour être capté et évalué. Ce système permet d'effectuer des transmissions à travers 1000 mètres de roche environ. Si plusieurs appareils sont reliés en série, la distance peut même être augmentée. Le système est conçu de manière à ce que les éventuels parasites provoquent seulement un retard, mais n'entravent pas la transmission. En revanche, l'appareil est sensible aux orages.

De brefs messages sous forme de texte ou des données de mesure peuvent être transmis. Les appareils à la surface peuvent être reliés au réseau radio mobile, ce qui permet d'envoyer des SMS depuis une grotte à des téléphones mobiles, et vice-versa.

ACTION DE SAUVETAGE

Sauvetage miracle d'une personne passée pour morte

Cet été, un accident de canyoning survenu au Tessin a connu une fin heureuse – contre toute attente. Un cas que l'on ne devrait pas oublier lorsqu'on discute de la proportionnalité des moyens d'intervention engagés. Tel est l'avis du directeur du SAS, Andres Bardill.

Vendredi 15 août 2014, trois hommes ont remonté le Val d'Ambra – vallée latérale, entre Bodio et Biasca, qui débouche sur la Léventine – une région très prisée des fans de canyoning. Ce tour, qui traverse la rivière Rierna, est réputé moyennement difficile, mais peut se révéler dangereux. Le cours d'eau, dont le bassin hydrographique est vaste, grossit fortement après des précipitations. C'était le cas ce fameux vendredi : 3000 litres à la seconde grondaient dans la gorge. L'un des trois Allemands, inquiet face à la masse d'eau, fait demi-tour et décide d'attendre ses compagnons plus bas, à la descente. Sage décision, comme il s'avérera plus tard. Les deux autres veulent tenter l'aventure.

En fin de journée, l'alerte est donnée à la station de secours de Biasca : l'un des « canyonisti » a disparu. L'autre est parvenu à s'extirper du torrent et à appeler à l'aide. Les sauveteurs de Biasca se déploient. Peu après, un hélicoptère de la Rega part en mission, avec à son bord Juanito Ambrosini, SSH et spécialiste Canyoning de la station de Locarno. Il n'en croit pas ses yeux lorsqu'il découvre le torrent en furie : « Mais qui irait se fourrer dans un tel guêpier ? », se demande-t-il.

Une corde arrachée

J. Ambrosini, au bout de son treuil, cherche la victime tant que les conditions le permettent. Entre-temps, les sauveteurs terrestres ont passé la gorge au peigne fin, sans succès. Le troisième compère a disparu sans laisser la moindre trace. A 2 h du matin, les recherches sont suspendues ; elles reprennent quelques heures plus tard, au petit matin. Enfin, un indice : les sauveteurs découvrent une corde déchirée à proximité d'une chute d'eau de 7 mètres. Les plongeurs de la police cantonale, venus en renfort, explorent le bassin sous la chute d'eau ; en vain. Une trentaine de sauveteurs travaillent toute la journée dans l'eau glaciale et aux alentours du torrent. « Nous étions presque à bout, tout le monde était épuisé », se souvient J. Ambrosini. Lui-même commet alors une maladresse : au moment où il veut déposer deux sacs à dos de ravitaillement en haut de la chute, ils tombent tous les deux et disparaissent dans le tourbillon. « Je me suis fait bien charrier par les collègues affamés », raconte J. Ambrosini en souriant.

Sa bévue a peut-être sauvé une vie, les sacs à dos ayant emprunté le même chemin que le corps de l'Allemand de 23 ans. Tombés au fond du bassin, les sacs, aspirés par un siphon, se sont retrouvés dans une cavité de la falaise... pour le plus grand plaisir du disparu ! Enfin, quelque chose à manger. Ainsi qu'il l'a raconté plus tard, il était alors persuadé que les sauveteurs l'avaient localisé et qu'ils lui avaient envoyé la nourriture intentionnellement. C'est peut être précisément ce faux espoir – et son estomac plein – qui ont réconforté le jeune homme, lui donnant la force de supporter une deuxième nuit dans l'obscurité de sa cavité humide et glaciale.

Ne pas abandonner

Le samedi soir, les sauveteurs interrompent à nouveau les recherches. « Les chances que l'homme soit encore en vie étaient très minces à ce moment-là », explique J. Ambrosini. Pourtant, les sauveteurs étaient décidés à poursuivre l'opération.

Mais ils n'en ont pas eu l'occasion. En effet, le dimanche matin, le « canyonista » avait refait surface près d'un petit lac de retenue, un peu en aval, indemne et en forme. Le prisonnier avait osé plonger hors de sa grotte glacée. L'entreprise hasardeuse a réussi, le disparu étant parvenu à éviter le tourbillon d'eau. Apparemment, le jeune Allemand avait toute une armée d'anges gardiens pour veiller sur lui ce week-end-là...

Même si, en fin de compte, ce ne sont pas les sauveteurs tessinois qui ont secouru la victime, l'incident marquera Juanito Ambrosini pour longtemps. « Cela montre qu'il ne faut pas abandonner trop tôt. Il reste un espoir, même quand les auspices ne sont pas favorables. C'est cette pensée qui nous motive, nous les sauveteurs. »

Pour Andres Bardill, directeur du Secours Alpin Suisse, le fait que le jeune homme ait survécu est un « véritable miracle ». « Il faut garder cette histoire à l'esprit quand on discute de la proportionnalité des moyens engagés. » Tant que l'on n'est pas certain que la victime est décédée, il faut bien soupeser toute interruption des recherches ou réduction des moyens déployés.



Humide et glissant : le sauvetage en rivière pose des défis particuliers aux sauveteuses et aux sauveteurs. Photo : màd



DÉCÈS

Décédé lors d'une intervention

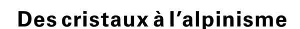
Franz Werren, de Meiringen, nous a quittés le 30 juillet. Quatre jours plus tôt, il avait été grièvement blessé lors d'une opération aux chutes de Giessbach. Sa famille ainsi que la communauté des sauveteurs pleurent un être cher et un camarade très apprécié.

Dans la nuit du 25 au 26 juillet, Franz Werren est parti en mission avec cinq sauveteurs de la station d'Oberhasli et un conducteur de chien. Il s'agissait de retrouver et de ramener un randonneur perdu. Peu après minuit, l'équipe a pu localiser ce dernier au niveau de Schweibenalp et le dégager indemne. Le guide Franz Werren, en revanche, a fait une chute pendant le sauvetage sur la pente abrupte, se blessant grièvement. Hélitreuillé par la Rega, il a été transporté à l'Hôpital universitaire de Berne. Entre la vie et la mort pendant quatre jours, l'homme de 45 ans est décédé des suites de ses blessures l'après-midi du 30 juillet.



Franz Werren (1968–2014).
Photo : Theo Maurer

Franz Werren était marié et père de trois garçons. Si sa famille est indéniablement la plus touchée par sa perte, les avis de décès montrent que le deuil était aussi palpable dans tout l'Oberland bernois. Plus de 70 personnes ont également signé le livre de condoléances en ligne du Secours Alpin Suisse. Les sauveteuses et sauveteurs de toute la Suisse, profondément émus, ont exprimé leur douleur, présentant leurs condoléances aux proches de leur camarade, comme Coraly Pernet et Christian Reber, de la station des Diablerets : « La montagne est belle comme nous la vivons en la voyant tous les jours, mais la montagne est aussi incompréhensible, tantôt faite de rudesse, tantôt de grâce, tantôt de poésie et tantôt de violence et de malheur. »



Des cristaux à l'alpinisme

Franz Werren est né en 1968 à Guttannen. Benjamin de la famille arrivé sur le tard, il n'est encore qu'un jeune garçon quand son père tombe d'un poteau électrique, cette chute le laissant invalide. Dès ce moment, la maman doit travailler à l'extérieur pour gagner de l'argent, et la famille dépend de l'aide de la commune. La vie du petit Franz n'est pas facile, même si Silvia et Fritz font tout leur possible pour entourer leur jeune frère.

Franz Werren fait son apprentissage de menuisier à Brienz. Pendant cette période, il se rend souvent avec son frère dans le massif du Grimsel, à la recherche de cristaux. C'est là que le jeune homme découvre l'alpinisme. Un an après avoir terminé son apprentissage, il se lance avec un ami à la conquête du Kilimandjaro. Il documente son aventure africaine par de nombreuses photos. Ce hobby devient une véritable passion, et il caresse même l'idée, un temps, de devenir photographe. S'il n'embrasse pas la formation, en fin de compte, ce loisir reste pourtant cher à son cœur.

A Andermatt, Franz Werren suit l'école de recrues en tant que fusilier alpin. Une fois sa formation de guide en poche, il dirige le séminaire de haute montagne lors des cours de répétition. A partir de 1994, Franz Werren devient sauveteur actif à la station d'Oberhasli et chef d'intervention dès 2005. En 2012, il devient spécialiste du sauvetage héliporté. Sauveteur compétent, calme et responsable, il était admiré de ses camarades. Il a porté secours un nombre incalculable de fois à ceux qui étaient en difficulté.

L'amour du haut du Wildgärst

Lors d'une semaine de ski de randonnée dans les Dolomites, l'aspirant-guide fait la connaissance de sa future épouse, Margret. De retour en Suisse, une ascension du Wildgärst scelle leur amour. A l'époque, Franz était encore patrouilleur à Saas Fee. Un jour, un incident aurait pu vraiment mal tourner sur les pistes : il est frappé à la tête par un treuil pendant qu'il travaille à bord de son engin. Heureusement, il est à nouveau sur pied après un séjour à l'hôpital et retrouve Margret. A l'automne 1995, ils se marient à l'église de Guttannen. Peu après, leurs fils Xander, Dres et Thomas viennent au monde. Ce 30 juillet, Franz Werren a été brutalement arraché à sa famille.

Le Conseil de fondation et la Direction du SAS présentent leurs sincères condoléances à la famille et aux proches. Franz restera à jamais dans nos cœurs.



FONDATION HERMANN GEIGER

Aide aux sauveteurs en détresse

Si un sauveteur ou ses proches sont confrontés à des difficultés matérielles suite à un accident, la Fondation Hermann Geiger lui vient en aide.

Suite à un glissement de terrain, le 15 février 1990, un conducteur de chien cherchait des personnes enfouies près d'un lac artificiel à proximité de Vilters. Une deuxième coulée l'a emporté dans l'eau. Il n'a pas survécu à la chute dans le bassin de retenue du barrage. Une histoire tragique, mais qui ne s'est pas arrêtée là : le conducteur de chien laissait derrière lui son épouse et trois enfants, âgés de 9 à 16 ans. La famille a dû surmonter la douleur liée à la perte de l'être proche, sans compter qu'elle s'est retrouvée en situation précaire. La Fondation Hermann Geiger est intervenue, atténuant les conséquences matérielles de l'accident.

Frais médicaux et perte de gain

Kurt Amacher, longtemps préposé aux secours à la station de Grindelwald, est depuis 2006 président du Conseil de fondation. Assisté des quatre autres membres, il décide de l'attribution des sommes d'argent. Heureusement, les décès sont rares. Mais un accident grave peut aussi mettre un sauveteur et ses proches en difficulté : des frais médicaux et une perte de gain peuvent sceller le destin d'une famille. Si la fondation entend parler de tels cas, elle prend contact avec les personnes concernées. « Souvent, ils répondent qu'ils n'ont pas besoin d'aide », raconte K. Amacher. Selon lui, c'est aussi parce que le réseau des assurances sociales est aujourd'hui plus étroitement lié que par le passé. Pourtant, un coup du sort peut tout de même plonger une famille dans la difficulté. Si la situation financière est tendue, la fondation intervient. « Actuellement, nous nous occupons de cinq cas. C'est très peu, nous avons déjà géré le double. »



La fondation pour les sauveteurs a été nommée en hommage au pilote des glaciers Hermann Geiger, décédé dans un accident. Photo : Rega

L'ampleur de l'aide est variable : dans certains cas, un versement unique peut s'avérer suffisant, dans d'autres, un montant peut être remis chaque année, voire chaque mois. La décision des bénéficiaires et des sommes n'est pas prise en fonction de critères stricts. « Nous prenons nos décisions en nous basant sur le bon sens. » Ce qui signifie, entre autres, que l'on ne fait pas simplement confiance aux indications fournies par les bénéficiaires. S'il semble qu'une personne n'ait plus besoin de recevoir d'aide, des renseignements sont demandés à l'administration des contributions. « Il peut y avoir des abus », se désole K. Amacher.

Le but de la fondation repensé

La fondation verse chaque année entre 30 000 et 50 000 francs. L'objectif est que les intérêts du capital de la fondation suffisent, ce dernier provenant de dons et de legs. « Aujourd'hui encore, nous recevons de l'argent du monde entier, certains donateurs versent une contribution chaque année », précise K. Amacher. La Rega soutient la fondation en menant ses affaires sans rétribution aucune.
Les besoins en aides étant en baisse, ces dernières années, le but de la fondation pourrait être révisé et élargi. « Nous ne voulons pas jeter l'argent par les fenêtres, mais pas non plus thésauriser », explique le président de la fondation. Il entrevoit une opportunité dans un cofinancement de la formation des sauveteuses et des sauveteurs. « Mais il s'agit là seulement d'une idée. »

Histoire, but et siège de la Fondation Hermann Geiger

La Fondation Hermann Geiger a été créée en 1967 par Fritz Bühler, à l'époque directeur de la Rega, Erich Friedli et Hans Oetiker, à la mémoire du pilote des glaciers Hermann Geiger, décédé dans un accident l'année précédente. La Rega administrait le capital de démarrage de 10 000 francs (encore sous le nom de « Garde Aérienne Suisse de Sauvetage »). Le but actuel de la fondation est rédigé en ces termes : « soutien financier des équipes de sauvetage en montagne et aérien ainsi que de leurs familles, qui sont dans la détresse en Suisse ou au Liechtenstein, ou qui vivent en dehors de ces pays et ont travaillé dans le service de sauvetage de la Rega. » La fondation est sise au Centre Rega, à l'aéroport de Zurich.



PLEINS FEUX SUR LES SAUVETEURS

Travail de nuit

Travailler la nuit permet de mieux profiter de la vie – telle est la devise de Michel Ebnöther. Le sauveteur des Grisons consacre ses journées à sa famille et à son chien de recherche, Hunter.



A croquer : Michel Ebnöther montre fièrement ce que son équipe a produit pendant la nuit.
Photo : Sarah Forrer

12 h vont sonner à Coire. Tandis que d'autres attendent la pause de midi, Michel Ebnöther a terminé son travail. Depuis plus de deux ans, il dirige l'équipe de nuit à la boulangerie Merz – le pendant de la confiserie Sprüngli dans les Grisons. « Evidemment, c'est fatiguant de se lever à minuit », avoue-t-il. « Mais, comme pour tout, c'est une question d'état d'esprit. » Et le Glaronnais d'origine est des plus positifs. « Je suis une personne joviale », sourit-il en garant sa voiture devant un vaste bâtiment en forme de chalet, dans le quartier industriel de Coire. C'est le cœur de la boulangerie-pâtisserie, qui abrite tant la production qu'un grand café sous un toit fleuri. Les vastes baies vitrées sautent immédiatement aux yeux. A travers la vitrine, les passants peuvent observer les boulangers à l'ouvrage, occupés à pétrir ou à préparer les sandwiches. Sur le flanc droit du bâtiment, les plus pressés peuvent se glisser dans le drive-in. M. Ebnöther ouvre les portes, gravit les marches qui mènent au premier étage et pénètre dans un espace commun de repos convivial. « Lors de la construction des locaux, l'accent a été mis sur l'aspect chaleureux », explique M. Ebnöther. Quand il parle de la construction et de l'entreprise, on sent la fierté percer dans sa voix. C'est clair, il aime travailler ici ! Malgré un nombre de collaborateurs conséquent, 160 maintenant, l'entreprise est familiale.

Du temps pour son chien et sa famille

Adolescent, il a appris le métier de boulanger « plutôt par nécessité » précise M. Ebnöther. Après ses années de compagnonnage, il a travaillé quelques années sur des chantiers. Aujourd'hui, les deux expériences représentent des atouts. « Je suis pour ainsi dire un boulanger-machiniste. » En effet, la nuit, il s'agit de charger les fours de manière optimale afin que, le matin, plus d'un millier de croissants et des centaines de pains et petits pains soient prêts à alimenter les filiales. « Parfois, ce casse-tête s'apparente à une partie de Tetris. » Entouré de son équipe de cinq employés, M. Ebnöther jongle avec les plaques, circule entre les pièces réfrigérées et le fournil, improvise le cas échéant. « Jusqu'à 6 h, nous n'avons pas le temps de ressentir la fatigue. » Pas le temps non plus de consulter son mobile. Seule exception, si son pager sonne. Si tel est le cas, le jeune homme est à la disposition tant des sapeurs-pompiers que des sauveteurs alpins. « Heureusement, mon équipe me soutient. » En sa qualité de chef de l'équipe de nuit, il veille à motiver son équipe, accordant les congés à ses membres, organisant des entretiens ou des excursions. « C'est du donnant-donnant. »

En travaillant de nuit, M. Ebnöther est rarement interrompu pour partir en intervention. « Les opérations de sauvetage se déroulent généralement de jour », souligne-t-il. C'est l'un des avantages du travail de nuit. Et puis, il a aussi plus de temps pour ses enfants et son labrador de 6 ans. « L'hiver dernier, j'ai pu skier pratiquement tous les jours avec mes deux filles. Une telle qualité de vie n'a pas de prix. » Il aime également sillonner les forêts de Tiefencastel, seul ou en compagnie de son chien. Il réside avec sa famille dans la région depuis 2001. Bien qu'il doive compter une demi-heure de trajet pour aller travailler, il n'envisage pas de se rapprocher de Coire. « Je suis campagnard dans l'âme ! »

Sarah Forrer

Fiche signalétique

Michel Ebnöther (32 ans) vit avec sa femme et leurs deux filles à Tiefencastel. Sauveteur II de la station de Thusis, il est également conducteur de chien de recherche en surface et en avalanche, sans oublier qu'il est aussi actif en tant qu'officier chez les sapeurs-pompiers d'Albula.



VÊTEMENTS DE SÉCURITÉ

Lancement de la deuxième génération de vêtements

Il y a sept ans, le blouson et le pantalon de protection contre les intempéries constituaient les premières tenues jaunes et noires du SAS. Ces deux produits ont été développés, et des modèles plus performants pourront être commandés à partir de 2015.

Depuis 2007, 12 460 articles textiles aux couleurs jaune et noir ont quitté l'entrepôt du SAS : pantalon d'hiver, blouson en GORE-TEX® et softshell dans un premier temps, pantalon d'été et veste l'année d'après. Pour répondre à la demande soutenue, le sac à dos et la pharmacie du sauveteur ont ensuite été conçus. Enfin, le blouson thermique est venu compléter la tenue.

L'excellente collaboration avec la société Haglöfs a permis de prendre en considération nos besoins en termes de fonctionnalité, de solutions techniques et de design lors de la phase de développement des articles, puis de la production. Ainsi, une ligne remarquable a vu le jour, qui distingue aujourd'hui tous les sauveteurs. Ce look harmonisé contribue largement à diffuser une image homogène vis-à-vis du public.

Remplacement à l'ordre du jour

Pourtant, chaque article est assorti d'une date de péremption. En effet, malgré des soins attentifs lors du lavage et des imperméabilisations à rythme régulier du GORE-TEX®, les blousons et les pantalons laissent de plus en plus passer le vent et l'eau. Le matériau perd sensiblement de l'épaisseur, les fermetures éclair accrochent… Il est temps de penser à un remplacement.

Depuis plus d'un an, nous travaillons avec Richi Bolt, développeur chez Haglöfs, à perfectionner le blouson en Gore-Tex et le pantalon d'hiver. Basée sur les modèles actuels, la génération suivante présente quelques améliorations.

Plus robuste et plus compacte

Le GORE-TEX® PRO à trois couches et un tissu plus robuste au niveau des épaules et des hanches confèrent au nouveau blouson une solidité extrême. Plié, le volume de l'anorak est néanmoins inférieur à celui de l'ancien modèle. La poche radio, avec fixation pour le micro, a été peaufinée, les fermetures éclair glissent bien et sont hydrophobes. Désormais, le casque se loge parfaitement sous la capuche ; cette dernière, à trois positions, peut être fixée par boutons-pression.

Le pantalon d'hiver, lui aussi conçu en matériau GORE-TEX®PRO tri-couche, englobe des jambières intégrées mais réglables. Cet équipement est adapté à la fois aux chaussures de ski de randonnée et de marche. Afin que cette fonctionnalité puisse être parfaitement exploitée, le pantalon est maintenant décliné en trois longueurs différentes. Il dispose d'une ceinture velcro ajustable et arbore deux fermetures éclair bidirectionnelles sur toute la longueur de la jambe. L'article peut ainsi être utilisé comme surpantalon.



Ces perfectionnements innovants n'entraînent qu'une hausse des prix modérée des deux vêtements, de 70 à 100 francs. Les nouveaux prix seront publiés dans l'Extranet au 1er janvier 2015.

Elisabeth Floh Müller

Commande

Le blouson en GORE-TEX® et le pantalon sont produits en exclusivité pour le Secours Alpin Suisse et ne sont pas disponibles dans le commerce. Les préposés aux secours sont responsables des commandes dans leur station respective. Les formulaires correspondants seront activés dans l'Extranet début 2015.



A lire !



Voler à la vie, à la mort

« Créer une station de secours au Népal ne constitue pas simplement un projet. Pour moi, c'est une passion. » – une citation de Gerold Biner, qui figure dans le premier chapitre de son livre. Le CEO d'Air Zermatt et ses collègues ont développé ces dernières années une station de sauvetage aérien dans l'Himalaya. Le pilote passionné raconte comment le projet a vu le jour : certaines de ses interventions héliportées à des altitudes improbables, l'introduction du sauvetage direct via un treuil, mais surtout le transfert de connaissances au profit des sauveteurs népalais. Il relate les difficultés rencontrées dans le cadre de la formation des pilotes et des guides autochtones, des avancées spectaculaires et des revers dramatiques. Des revers qui touchent G. Biner, mais qui ne le déconcertent pas. Le programme de formation au Népal se terminera au printemps prochain. Gerold Biner, en tandem avec Sabine Jürgens, ont co écrit un livre poignant. Le suspense vous emporte de la première page à la dernière – que vous soyez sauveteurs ou non.



Gerold Biner (2014): Fliegen um Leben und Tod. Bergretter zwischen Matterhorn und Everest. Editions Orell Füssli, Zurich. CHF 34.90.
Publié uniquement en allemand.

Retours :
Secours Alpin Suisse
Centre Rega
Case postal 1414
8058 Zurich-Aéroport

P. P.
3001 Berne

Merci !

Au nom de toutes les commissions du SAS, nous adressons nos chaleureux remerciements aux sauveteuses et aux sauveteurs pour leur engagement envers le secours alpin ainsi que pour leur précieuse collaboration et leur soutien actif. Excellentes Fêtes et bonne année à tous. En espérant que 2015 sera à nouveau une année réussie pour le sauvetage !

Direction SAS :
Andres Bardill, Directeur
Elisabeth Floh Müller, Directrice suppléante
Theo Maurer, Chef de la Formation



Impressum

Sauveteur : magazine pour les membres et partenaires du Secours Alpin Suisse
Editeur : Secours Alpin Suisse, Centre Rega
Case postale 1414, CH-8058 Zurich-Aéroport,
tél. +41 (0)44 654 38 38, fax +41 (0)44 654 38 42,
www.secoursalpin.ch, info@secoursalpin.ch
Rédaction : Elisabeth Floh Müller, Directrice suppléante, floh.mueller@alpinerettung.ch
Andreas Minder, res.minder@hispeed.ch
Tirage : 3500 exemplaires en allemand, 1000 en français et 800 en italien
Changements d'adresse : Secours Alpin Suisse, info@secoursalpin.ch
Réalisation complète : Stämpfli SA, Berne